

nom du miel commun, est d'un grand usage dans la médecine, soit comme remède intérieur, soit comme remède extérieur; dans le premier il est anodin, dans le second il est résolutif. Les tempéraments pituiteux, ceux qui abondent en humeurs grossières et visqueuses, n'en peuvent faire qu'un usage très-salutaire pour leur santé; c'est le remède le plus sûr contre la piqure des abeilles.

De la cire.—Le miel étant pressé et coulé, la cire et le marc restent dans les sacs.

Lorsqu'on a parfaitement séparé le miel par les diverses opérations décrites, on met cette cire tremper deux ou trois jours dans l'eau bien claire, on la remue de temps en temps, afin d'en séparer toutes les parties de miel qui pourraient y être restées malgré le pressoir. Quand elle a trempé suffisamment, on la met alors dans un chaudron, rempli aux deux tiers avec de l'eau, sur un feu clair et modéré; à mesure que l'eau bout et que la cire se fond, on la remue avec une spatule de bois, afin qu'elle ne brûle pas en s'attachant aux bords du chaudron: il ne faut pas trop la laisser cuire, elle deviendrait cassante et brune, et le blanchissage ne remédierait que très-difficilement à ce défaut.

On peut augmenter le feu peu à peu, de peur que la cire ne se brûle; ensuite on jette le tout, tout chaud, dans les mêmes sacs qui ont servi à tirer le miel, et on pressuro la cire de même: elle passera à travers des sacs et tombera dans des vaisseaux où l'on aura mis un peu d'eau pour qu'elle ne s'y attache point; on peut jeter de temps en temps de l'eau bouillante sur le sac, pour en exprimer davantage de cire; quand il n'en sortira plus rien, on en remettra d'autre sur le feu, et de-sus le marc de la première tirée; la cire ne s'en exprimera que mieux.

On rassemble toute la cire dans les vaisseaux où elle est tombée, et on la refond, dans un chaudron, avec de l'eau: on l'écume lorsqu'elle bout, et après qu'elle a bien bouilli, et qu'on l'a bien écumée, on la jette dans un autre vaisseau où il y a aussi un peu d'eau, de peur qu'elle ne s'attache au fond; ensuite où la met dans quelque endroit sec, et hors de la portée des rats; on l'y laisse refroidir à loisir, et on jette l'eau qui était dans le vaisseau: s'il se trouve quelque ordure dans le fond, ou ailleurs, on la sépare avec le dos d'un couteau.

En retirant la cire de dessus le feu après qu'on l'a fondue pour la seconde fois, il faut la faire couler dans des bassins de la grandeur dont on veut que soient les pains de cire; on en peut faire d'un poids considérable, et on en a vu pesant jusqu'à dix et trois cents livres. Quand les pains sont gros, la cire en est bien meilleure; et elle se vend plus cher par livre que les petits pains que font d'ordinaire les cultivateurs; la raison est, que l'on donne aux petits pains un feu trop âpre, ce qui dessèche la cire, et fait qu'elle dure et s'éclaircit moins et ne blanchit pas si aisément; ainsi tout le secret pour faire de bonne cire, est de ne point la laisser trop cuire, et de la bien écumer. Il faut y jeter beaucoup d'eau, et faire fondre le marc plutôt trois ou quatre fois, que de la faire trop chauffer tout d'un coup. Quand elle est reposée et refroidie, on doit en ôter avec un couteau le sédiment, qu'on appelle le pied de la cire; c'est-à-dire, les ordures

échappées à travers de la toile ou des trous de pressoir. Les ordures qui restent dans le sac, après que la cire en a été tirée par la presse, s'appellent marc d'abeilles, et servent pour les foulures de nerfs et pour les chevaux.

Le vrai secret donc, pour avoir de belle cire jaune, est de la faire fondre à propos, et surtout de ne la point faire trop chauffer, défaut assez ordinaire et essentiel, qui empêche les cires de prendre le beau blanc si elles avaient été ménagées au feu.

Bibliographie.

Vie très-complète de Sainte-Philomène par Jean Darche, 1 vol. in 12, broché.—Prix: 50 cts.—Paris: Perisse Frère, Éditeurs; Montréal: J. B. Rolland & Fils, Libraires-Dépôtaires 12 et 14, Rue St. Vincent.

Depuis longtemps notre *Vie de sainte Philomène* tirée à un nombre très-considérable d'exemplaires, était épuisée. De partant on demandait une réimpression de ce livre si complet et si bien accueilli des âmes affectionnées à la céleste Thaumaturge, et honoré des félicitations des vénérables curés gardiens de ses sanctuaires.

Nous avons profité de cet incident heureux pour romanier, corriger, rectifier et compléter les endroits qui semblaient l'exiger, ce qui actualise beaucoup cet ouvrage. Nous y avons ajouté plusieurs documents jusqu'ici inédits et qui sont de nature à intéresser.

Nous eussions pu grossir démesurément notre volume. La seule description des lieux très-nombreux où le culte de notre Sainte chérie est en honneur formerait un volume in-folio; et des in-folio seraient insuffisants à raconter les faits miraculeux et toutes les marques visibles de la bienveillante protection de l'auguste Thaumaturge dans le monde catholique. Nous nous sommes donc borné à ce qu'il y a de plus exact, de plus essentiel, de plus pratique. Toute dévotion de fantaisie et qui n'est pas consacrée par l'usage a été formellement écartée. Du reste, le livre quatrième, qui contient de nombreuses pratiques et formules de prières, qu'on ne trouve dans aucun autre recueil, pourra suffire à entretenir la piété envers sainte Philomène.—*Avertissement de l'auteur.*

Choses et autres.

Un cultivateur disait à un ami qui était venu lui faire visite: Mes enfants ont reçu une bonne éducation; j'ai pu procurer à chacun d'eux un établissement honnête; trois de mes enfants se sont engagés dans des professions.... les frais de leurs études classiques et professionnelles, celles de leur établissement, m'ont entraîné dans de grandes dépenses, et je jouis encore toutefois d'une honnête aisance,—mais les richesses nécessaires à de si grandes dépenses, connaissez-vous à quelle source bienfaisante je les ai puisées? Dans les sillons de ma charrue, monsieur.

—L'instruction est le meilleur héritage qu'un père puisse léguer à ses enfants. S'ils ne savent rien, ils auront toujours besoin des autres. Puis, qu'on y fasse attention, celui qui est forcé d'avoir recours aux autres est souvent dupé.

—Les enfants qui savent mieux leur catéchisme sont ordinairement ceux qui savent lire et qui fréquentent de bonnes écoles. Dans un âge plus avancé ils pourront lire d'autres livres religieux; on sait que ces lectures influeront sur leurs mœurs. De plus, ils seront en état de pouvoir lire des traités sur l'agriculture; de s'instruire davantage sur les moyens à employer pour cultiver la terre, en lisant des journaux qui traitent d'agriculture: par cela même, ils seront portés à faire connaître aux autres ce qu'ils ont lu, et les principes qui les guident. Ils seront bons, et rendront les autres bons; ils donneront l'exemple d'une bonne culture dans leur voisinage.

—L'homme instruit voit devant lui tout ce qu'il ne sait pas: mais l'ignorant a l'avantage d'être toujours satisfait du peu qu'il sait; il est content de lui, et ça lui suffit.

—Instruire l'enfant du pauvre, c'est lui donner l'idée de sa dignité, c'est lui faire connaître beaucoup de choses qu'il n'aurait pas connues dans la cabane de ses pères; c'est étendre ses